

Entre la psychanalyse et la linguistique : une démarche de recherche au sein d'un département de psychologie

Irène Krymko-Bleton, Ph. D.

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Résumé

L'article présente une méthode d'analyse d'entrevues avec des sujets adultes qui s'inspire à la fois de principes issus de la psychanalyse et de méthodes élaborées au sein de la pragmatique linguistique. Le processus d'élaboration de la question de recherche illustre la perspective psychanalytique. Le principe de *rapport de places* présent dans tout échange interlocutif est convié pour élucider la relation entre le chercheur et les sujets qui ont répondu à son annonce. Diverses analyses d'énonciation illustrent les possibilités de travail sur les textes des entrevues. La présentation est illustrée par de courts exemples tirés de recherches en cours.

Mots clés

MÉTHODES QUALITATIVES, PSYCHANALYSE, LINGUISTIQUE, ANALYSE DU DISCOURS

La psychanalyse et la linguistique à l'université

De la même façon que l'enseignement de la psychanalyse à l'université a fait l'objet d'âpres discussions, la recherche d'orientation psychanalytique à l'université est l'objet de diverses controverses. D'une part, à l'époque de l'entrée de la psychanalyse à l'université, au sein des institutions psychanalytiques s'était développée une forte opposition à un enseignement dépourvu d'une expérience personnelle de la cure. D'autre part, l'introduction de ces enseignements dans les départements de psychologie y créait de vives tensions. C'est ce scénario qui se répète, avec sensiblement les mêmes protagonistes, à propos de la recherche psychanalytique à l'université. Et pourtant, tant l'enseignement théorique que la recherche d'orientation psychanalytique se sont installés à l'université et continuent de s'y développer.

Mon collègue psychanalyste, le professeur Louis Brunet (2009), a proposé de différencier trois formes de la recherche qui se réclament de la psychanalyse : la recherche en psychanalyse, la recherche sur la psychanalyse et la recherche à partir de la psychanalyse. La première est celle que les psychanalystes poursuivent à partir des expériences de cures; la seconde porte le plus souvent sur l'efficacité thérapeutique de la psychanalyse; la troisième, très diversifiée dans ses objets, tente de préserver

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 487-499.

PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2016 Association pour la recherche qualitative

certaines principes propres à la pratique psychanalytique. C'est dans ce troisième champ que s'inscriraient mes recherches et mes choix méthodologiques.

De son côté, la linguistique, bien que toujours présente à l'université, a connu d'intenses polémiques entre les tenants d'une linguistique aspirant au titre de science exacte et ceux qui tenaient à la développer comme science humaine cherchant à éclairer les façons dont les gens entrent en relation les uns avec les autres en utilisant la langue qui est la leur.

C'est en incluant les apports de la pragmatique linguistique dans les recherches de mes doctorants¹, c'est-à-dire en incluant l'étude, à l'intérieur du champ de la linguistique, des éléments du langage dans le contexte de leur énonciation, que je suggère pouvoir suppléer à leur manque d'expérience clinique.

Je ne suis certes pas la première à vouloir rapprocher psychanalyse et linguistique, qui toutes les deux ont la langue et le discours comme objet d'étude. J'ai d'illustres prédécesseurs. Jacques Lacan (1966), à son époque, et André Green (1997) récemment, se sont tournés vers la linguistique pour dynamiser leurs recherches. Pour Jacques Lacan l'expérience s'est avérée décevante. Malgré le fait qu'il se soit beaucoup inspiré de la linguistique, il s'en est détourné en qualifiant a posteriori ses propres intérêts de « linguisteries » dans lesquelles il se serait égaré. La position d'André Green est plus nuancée. Si, dans les années 80, il avançait que la psychanalyse et la linguistique se croisaient sans se rencontrer, dans une communication au colloque « Fabriques de la langue » (à Lyon en 2010) il exhibe les recoupements de points de vue entre les courants psychanalytiques qui tiennent compte de l'affect et du jeu et les courants linguistiques qui étudient la fonction émotionnelle du langage – la première des fonctions identifiées par le linguiste américain Roman Jakobson – dans le fil de la poétique. De façon plus modeste, une psychologue d'orientation psychanalytique, Marie-Lorraine Pradelles-Monod, a appuyé la méthodologie utilisée dans sa thèse d'État (1999) sur des principes généraux de recherche qualitative inspirés du linguiste français Émile Benveniste. De leur côté, certains linguistes devenus psychanalystes élargissent suffisamment leurs recherches pour y introduire la notion d'inconscient (D'Unrug, 1974; Flahault, 1978).

Tout en reconnaissant les positions de ces prédécesseurs, je vais présenter ici ma propre méthodologie qui inclut les apports de la pragmatique linguistique dans la recherche d'orientation psychanalytique. À ma connaissance, je suis pour le moment la seule à élaborer une méthodologie qui s'appuie sur les principes cliniques issus de la psychanalyse et qui procède à l'analyse d'échanges langagiers en empruntant à la pragmatique linguistique.

Cette branche de la linguistique étudie notamment les processus langagiers que les gens utilisent pour se situer les uns par rapport aux autres dans une interaction. Elle analyse les signes linguistiques qui, mis en contexte, permettent aux interlocuteurs de

déduire les intentions de leurs vis-à-vis. Ces réflexions de linguistes sont tout à fait applicables aux situations d'entrevues de recherche de mes étudiants.

J'adjoins à ma méthodologie les analyses de procédés argumentatifs identifiés par la rhétorique et utilisés couramment dans les échanges conversationnels. Ces procédés permettent de déduire rapidement les divers mécanismes de défense utilisés par les interlocuteurs. Ces mécanismes, identifiés par la clinique psychanalytique, traduisent les modalités de conflits internes. L'analyse des agencements de segments de phrases ou de phrases complètes permet de compléter l'analyse en faisant ressortir illogismes ou incongruences qui illustrent des hésitations de la pensée lorsque des résistances se glissent dans le discours; ils permettent d'apprécier l'importance des conflits psychiques.

Avant de présenter plus en détail les aspects pragmatiques de mes choix méthodologiques, je m'arrêterai brièvement sur les principes cliniques issus de la psychanalyse qui leur servent d'assise. Ces choix ont des incidences sur la nature de la recherche des étudiants et ils leur permettent d'expérimenter de façon pratique les principes de base propres à toute démarche psychanalytique ou psycho-dynamique.

La tradition clinique et le choix de la question de recherche dans mon laboratoire

La parole du sujet comme guide de choix de question de recherche

Dans le travail clinique d'orientation psychanalytique, l'écoute flottante de l'analyste constitue une des conditions d'accès à ce qui de l'inconscient du patient se faufile dans son discours. Cette écoute dite « flottante » apporte son lot d'éléments qui non seulement permettent de faire progresser autant une thérapie mais aussi le travail de théorisation visant à ouvrir de nouveaux champs d'investigation. Pour la psychanalyse et dans la clinique qui s'y réfère, le discours, la parole du patient précèdent toujours des hypothèses de travail du thérapeute. Cette façon de faire s'oppose point par point aux procédés de recherches universitaires où l'étudiant est invité à définir sa question de recherche et à formuler ses hypothèses avant de commencer la cueillette de données sur lesquelles il va travailler.

Dans mon laboratoire, je tente de dialectiser les exigences universitaires et les positions psychanalytiques. Côté université : l'étudiant qui veut commencer sa thèse est invité à définir d'avance le champ dans lequel va s'inscrire sa recherche et il doit le faire correspondre aux intérêts de recherche de sa directrice. Ce champ constitue le cadre de l'ensemble des recherches menées par mes étudiants. Côté clinique : chaque étudiant est invité à ne pas formuler de question de recherche avant de s'être familiarisé avec le matériel des entrevues accumulées dans le laboratoire. Je souhaite que l'étudiant s'immerge dans cette multiplicité de discours sur lesquels d'autres étudiants ont déjà travaillé afin de répondre aux questions qui s'étaient imposés à eux.

La question de chacun doit jaillir comme le résultat d'une surprise, d'une curiosité, dans une expérience d'écoute qui, certes, ne peut pas être comparée à une écoute flottante dans la relation qui se tisse entre thérapeute et patient, mais qui renvoie néanmoins l'étudiant à sa propre subjectivité et à la polyphonie de tout discours rendue ainsi évidente. Exceptionnellement, certains étudiants qui, hors de l'université, travaillent déjà comme psychologues peuvent articuler leur question en lien avec leur propre pratique.

Une fois la question de recherche formulée, l'étudiant peut choisir de continuer sa recherche en utilisant les entretiens existants ou de procéder à de nouvelles entretiens. Dans ce cas, il procède à des entretiens semi-directifs comparables aux entretiens d'investigation clinique d'orientation psychodynamique.

Le premier choix présente l'inconvénient de le priver d'une relation personnelle avec ses sujets d'étude; mais il a l'avantage de lui offrir une grande réserve d'entretiens mises à sa disposition. C'est souvent assez tard dans leur processus de recherche que les étudiants procèdent à un compromis et décident de compléter l'échantillon choisi par des rencontres effectuées personnellement. En analysant plusieurs entretiens enregistrés par leurs prédécesseurs, ils constatent que les informations qui se rapportent à leur propre étude ne sont pas assez approfondies. Ils se rendent ainsi compte à quel point le contenu des entretiens, même les moins dirigés, dépend des intérêts du chercheur. Chacun entend mieux les propos de sujets qui lui semblent liés à son questionnement propre. Corollairement, à l'écoute postérieure, l'étudiant découvre que son prédécesseur n'a peut-être pas soutenu certaines élaborations de l'interviewé, pourtant pertinentes. Les étudiants se familiarisent ainsi avec la notion de *co-construction* : le contenu d'une entrevue menée par deux personnes différentes est nécessairement différent, bien que l'essentiel des propos doive pouvoir être retrouvé indépendamment de l'interlocuteur/chercheur.

Bien sûr tout ce processus est ponctué de lectures, de formulations d'hypothèses de travail provisoires et de discussions d'équipe. Je ne traiterai pas de ces questions ici.

La demande du sujet, ou pourquoi les gens se prêtent aux entretiens de recherche

Quel que soit le choix de l'étudiant, il lui faudra d'identifier la demande du sujet venu parler au chercheur. C'est habituellement dans le cadre de rencontres thérapeutiques que cette question est posée. Supposer que les personnes qui acceptent de participer à une recherche sont porteuses d'une demande à l'égard du chercheur, voire, de l'université, surprend d'habitude les collègues chercheurs. Pourtant, il est étonnant que l'on puisse penser que quelqu'un pourrait nous donner de son temps et de son effort sans vouloir retirer quelque chose de la rencontre dans laquelle il s'engage. Évidemment, pour le sujet lui-même, tout comme pour le patient en thérapie, cette demande n'apparaît pas à l'évidence.

La demande, en psychanalyse, est considérée comme méconnue du sujet lui-même –inconsciente – mais déductible de la relation transférentielle qui se développe avec l'analyste ou le thérapeute. Dans les recherches de mes doctorants, les conditions ne sont certes pas réunies pour analyser la relation transférentielle. Pour remplacer une telle analyse, je propose donc de puiser dans la pragmatique linguistique, et plus précisément dans la méthode développée par François Flahault (1978), pour analyser le rapport de places que les interlocuteurs adoptent l'un par rapport à l'autre dans tout échange conversationnel. Cette méthode, que je présenterai un peu plus bas, permet d'étudier la relation de places que le sujet tente d'établir avec le chercheur. Elle délimite la nature relationnelle de la rencontre et constitue en arrière-fond le contexte de tout ce qui s'y raconte.

La rencontre

Une fois sa question formulée, si l'étudiant décide de faire ses propres entrevues, je l'invite à s'initier aux façons dont devraient se dérouler ces rencontres.

On peut certainement considérer que cet entraînement à la façon de poursuivre les entrevues est de nature clinique. Je suppose que plusieurs collègues procèdent de façon semblable. Les étudiants doivent apprendre à contenir leur angoisse de manquer du matériel qui pourrait leur servir, à ne pas poser de questions directes mais à rester plutôt à l'écoute, à repérer les moments-clés (lorsqu'il leur faut soutenir le discours du sujet), à rester neutres... Pour se familiariser avec cette façon de faire, ils procèdent à quelques entrevues d'essai qu'ils transcrivent, qu'ils analysent très sommairement dans le but de repérer leurs erreurs. Puis ils présentent ce travail au groupe de recherche. C'est après cette démarche préparatoire, et quand ils se sentent prêts, qu'ils procèdent aux entrevues utilisées pour les analyses approfondies.

Les étudiants qui utilisent les entrevues existantes sont invités à réfléchir sur l'implication de leurs prédécesseurs dans le déroulement des entrevues dont ils se servent.

Les analyses

Avant de procéder à des analyses, les étudiants sont invités de se demander comment ils se sont sentis dans les contacts avec le sujet (cela depuis le premier contact au téléphone) : est-ce que cet état a évolué, de quelle façon et à partir de quel moment? Ces impressions sont discutées en équipe et l'étudiant est invité à réfléchir sur les raisons qui y ont concourues : aise ou malaise personnels, contexte physique (l'endroit, l'heure, la présence d'autres personnes dans l'environnement) ou manières d'être de son sujet. Si c'est cette dernière éventualité qui prime, l'étudiant en tiendra compte en abordant l'analyse des entrevues.

Après cette mise en contexte, l'étudiant entame ses analyses. L'ordre des étapes adopté ci-après est un ordre de présentation; les analyses ne procèdent en effet pas nécessairement dans cet ordre, en général même, elles se chevauchent.

La relation de places : dans les pas de F. Flahault

Les impressions initiales du chercheur constituent un contexte à l'analyse qui vise à établir la relation de places que le sujet tente d'instaurer entre lui-même et le chercheur. Selon les situations et les buts de la recherche, l'analyse de places peut être restreinte ou accompagner tout le travail sur une entrevue. L'étudiant est invité de regarder de près : *Comment le sujet s'adresse-t-il au chercheur? Cette façon change-t-elle en fonction de thèmes abordés? Cette façon est-elle adéquate à la situation en cours? Note-t-il des réactions particulières de sa part à certains propos de son interlocuteur, de la gêne, de l'étonnement, de l'irritation...?*

Le système de places

Toute société est organisée selon un système de places qui assure à chacun la possibilité de se situer par rapport aux autres. Chacun accède à son identité dans le cadre de ce système. La parole de chacun est émise à partir de la place qu'il y occupe ou souhaite occuper et elle convoque l'interlocuteur à une place corrélatrice. Par exemple, lorsqu'un parent s'adresse à son enfant en lui enjoignant de faire ou ne pas faire quelque chose, il convoque l'enfant à sa place d'enfant. Mais en s'adressant à son enfant comme s'il était un parent ou un partenaire, un parent peut inconsciemment chercher à renverser ce rapport de places, obligeant ainsi l'enfant à s'inscrire dans un rapport de places faux.

Chaque société dispose de codes linguistiques pour marquer diverses situations sociales. Toute personne qui entre en relation avec une autre présuppose quelque chose du rapport de places en vigueur dans la situation où elles se trouvent. Cette présupposition peut être avérée ou non. Dans cette dernière éventualité, la personne qui a méconnu les codes prévalant dans la situation où elle se trouve s'expose à ne pas être reconnue dans l'échange.

Comme l'a formulé Émile Benveniste (1966), l'acte illocutoire ajuste constamment la relation *qui tu es pour moi, qui je suis pour toi*. Dans ce sens, chaque parole est illocutoire, c'est-à-dire qu'elle agit sur ce « qui je suis pour toi, qui tu es pour moi ». Lorsque je souhaite occuper une place par rapport à mon interlocuteur, j'agis en parlant et en retour, je peux être confirmée ou infirmée dans mon dire, c'est à dire reconnue à la place que je souhaite occuper ou déplacée vers une place que je ne pensais pas ou ne voulais pas occuper. Toute parole est donc une constante médiation interhumaine.

Dans tout acte de parole Flahault, comme Benveniste, différencie l'énoncé (qui peut être analysé de façon purement linguistique), de l'énonciation. C'est, bien

entendu, l'énonciation qui nous intéresse : « Il faut distinguer le système discursif qui sous-tend l'énoncé d'un sujet et l'énonciation (l'actualisation) de ce système, assumée par ce sujet comme étant sa parole [...] l'existence de ce système lui étant cachée ». (Flahault, 1978, p. 82)

Flahault a qualifié d'« intermédiaire » la parole en acte, pour en souligner cette fonction médiatrice. Selon lui cette parole est analysable selon quatre registres organisés hiérarchiquement, chaque subséquent englobant les précédents. Dans l'analyse il n'est néanmoins pas nécessaire de les suivre dans un ordre préétabli. Ainsi, nous commençons par le quatrième, le plus général, et le troisième (plus spécifique) qui adressent les questions de l'adéquation de l'échange à la situation sociale en général et à la situation de l'entrevue de recherche en particulier. Comme dans tout autre contexte, dans une entrevue de recherche la parole est émise

à partir de la place qui lui [à l'interlocuteur] est dévolue dans le système de places qui rend possible la présente situation de production de parole et qui, inséparablement, introduit des contraintes pour le discours susceptible d'y fonctionner comme médiation entre interlocuteurs [codes, contraintes situationnelles] (Flahault, 1978, p. 138).

Tiré d'une recherche sur des influences culturelles dans l'interprétation des dessins d'enfants, voici l'exemple des efforts d'un sujet pour établir des places respectives, la sienne et celle du chercheur. Ce sujet, lui-même immigrant, souligne à plusieurs reprises de façon explicite, mais aussi implicite, le fait que la chercheuse vient elle aussi d'un autre pays. Il cherche la complicité entre eux (ils sont immigrants tous les deux et doivent donc porter le même regard sur la société d'accueil); mais en même temps il tente d'établir sa suprématie, puisqu'il insiste sur son expérience en tant que psychologue (elle n'est qu'une étudiante) et sur son expérience de vie comme père d'enfants adultes élevés dans une famille traditionnelle. Il cherche donc à établir avec elle un rapport de places selon deux modes : égalitaire et « paternel autoritaire ». Ces deux tentatives relèvent de mécanismes de défense contre un sentiment avec lequel il lutte, un sentiment d'échec relatif sur le terrain de l'insertion professionnelle.

En réfléchissant sur le caractère défensif de certains propos, nous avons fréquemment recours à l'analyse du second registre, celui du discours idéologique – défini comme le système discursif qui correspond à la place du sujet dans la formation sociale à laquelle il appartient et – j'ajouterais – à laquelle il aspire.

Ainsi, dans une recherche évaluant le fonctionnement de l'équipe d'un organisme communautaire, nous avons identifié la circulation de deux discours idéologiques contradictoires que les membres de l'équipe utilisaient implicitement pour s'opposer les uns aux autres, sans mettre ouvertement en cause ni l'organisation du travail ni une apparente cohésion de l'équipe.

C'est le premier registre identifié par Flahault, le plus difficile à atteindre dans une recherche universitaire, qui nous intéresse particulièrement, mais nous l'analysons à la toute fin. Il s'agit du rapport des places « qui ont marqué d'une empreinte inaltérable (inconsciente) le locuteur; autrement dit, à partir de l'ensemble des paroles et relations illocutoires qui l'on structuré inconsciemment et ont fixé le cadre de ses relations transférentielles » (Flahault, 1978, p. 138). Aussi, pour l'attendre, faut-il mettre en œuvre une batterie de moyens, décrits ci-dessous.

L'analyse thématique

La toute première tâche que les étudiants effectuent pour commencer leurs analyses est sans doute commune à toutes les recherches qualitatives. Elle vise à répondre à la question « qu'est-ce que le sujet a dit? » en se limitant au texte explicite de l'entrevue.

Il s'agit donc de relever les thèmes abordés spontanément par le sujet. Pour nous, il s'agit aussi de ne pas réduire ces thèmes en catégories globalisantes, mais de voir comment chaque thème évolue tout au long de l'entrevue, de vérifier s'il réapparaît et disparaît spontanément, à quel moment et en lien avec quel autre thème ou en fonction de la relation que le sujet développe avec le chercheur. On cherche donc quel sens il prend dans l'ensemble du discours.

La question « qu'est-ce que le sujet a dit? » a, bien sûr son envers : « qu'est-ce qu'il n'a pas dit, alors qu'on s'attendrait qu'il le dise? ». « L'a-t-il évité, même si le chercheur lui a posé une question qui l'y menait ou l'a-t-il juste ignoré comme une chose inexistante dans son univers psychique du moment? »

Par exemple, dans une recherche sur les attentes de femmes enceintes, lors d'une série de quatre entrevues s'échelonnant sur le temps de grossesse et le premier mois après l'accouchement, une des participantes à la recherche a parlé, beaucoup et de façon très ambivalente, de sa mère, de son accouchement, du personnel médical qui s'était occupé d'elle; mais elle ne mentionnait que rarement, voire, pas du tout au début de sa grossesse, le bébé à naître. Cette quasi-absence du bébé dans le discours de la future mère a alerté la chercheuse, même si, par ailleurs, la femme racontait les préparatifs à la naissance, la préparation de la chambre, etc., ce qui rendait cette absence peu évidente en première lecture. Cette inquiétude s'est avérée tout à fait justifiée, la jeune femme se trouvant surprise et débordée par la dépendance du nourrisson qu'elle n'avait pas anticipée; elle avait en outre l'impression d'être négligée par la famille au profit du bébé et même abandonnée par son médecin.

Aux thèmes abordés explicitement, s'ajoute la recherche d'éléments *implicites* dans le discours. Si le sujet suppose que le chercheur partage ses façons de penser, il tendra à parler d'une situation de façon complètement indirecte. Ainsi une future mère pour qui il était évident qu'on prépare la layette rose pour les filles et bleue pour les garçons, parlait de ces deux couleurs sans expliciter le fait qu'elle savait le sexe du bébé qu'elle attendait.

La recherche du fil associatif

L'ensemble de l'entrevue est ensuite revu pour déterminer l'évolution du discours : procédure qu'on peut présenter par la question : « quel a été le fil associatif du dire du sujet? »

Cette recherche peut se limiter à cibler certains éléments du discours (p. ex. « à quel moment et à propos de quel autre thème la future mère évoque-t-elle sa propre mère à travers l'entrevue? ») ou peut être élargie à toute l'entrevue. Les propositions qui se suivent indiquent toujours les relations entre elles. En les relevant, on peut vouloir expliciter ces relations. Ainsi, dans les propos d'une future mère qui parle des changements dans son corps, on trouve la séquence :

- Je n'ai pas un très gros ventre;
- Je la sens bouger;
- Elle a assez de place.

Dans cette séquence s'exprime l'inquiétude de cette femme quant à la qualité de l'environnement prénatal qu'elle offre à son bébé, alors qu'elle était en train de parler de changements de son corps qu'elle trouvait dérangeants.

Lorsqu'on suit le fil associatif de l'ensemble de l'entrevue on effectue en fait plusieurs analyses en même temps. Certes, on vérifie quelle est la suite des idées du sujet et comment il passe d'un thème à un autre; mais on suit aussi le développement du discours.

- Est-il linéaire? Y-a-t-il des allées et des retours, des ruptures, des reprises...? Est-il bien structuré ou confus? À quel moment apparaissent des confusions? Comment le sujet s'en sort-il? Les pertes de maîtrise du discours sont-elles momentanées, permanentes? Y a-t-il des répétitions? Si oui, sont-elles à l'identique (ce qui signifierait que le discours est bloqué et que la pensée n'opère plus)? Ou sont-ce plutôt des récurrences qui font progresser, voire, structurent le discours?

Les récurrences

Une idée récurrente peut structurer en sous-main le discours. C'est une pensée qui persiste et qui est repérable par la figure de *l'exposition*, c'est à dire la reproduction d'une pensée sous différents aspects et différents tours. Il peut alors s'agir d'un mot (avec ses synonymes ou ses dérivées) ou des fragments d'argumentation, etc. Le sujet peut en être conscient ou non, voire en prendre conscience au fur et à mesure qu'il parle et que sa pensée se développe. Notre parole précède fréquemment notre pensée consciente. C'est en parlant à quelqu'un que, souvent, nous découvrons ce qui se formulait dans notre tête.

Les récurrences impliquent l'interlocuteur. Par exemple, Marie Christine D'Unrug (1974) attire notre attention sur le fait que les récurrences qui apparaissent au début de l'entretien révèlent chez le sujet un certain blocage au niveau des idées provoqué par la question posée. Le sujet la reprend (la reformule) de différentes façons (il peut même y introduire de l'humour) tout en s'assurant que le chercheur ne pourra pas intervenir dans le processus d'énonciation; le sujet exerce donc de cette façon un certain contrôle sur lui-même et sur son interlocuteur.

Les récurrences peuvent aussi être provoquées par le doute. Certaines indiquent clairement que le sujet lutte avec un sentiment d'ambivalence qu'il est en train d'apprivoiser, alors que cette ambivalence n'est pas très évidente pour le chercheur. En voici un aperçu : une jeune femme apprivoise l'idée de son accouchement en répétant ce mot, mais dans une formulation de plus en plus précise des déterminants : « un accouchement », « l'accouchement », « mon accouchement ».

Outre les récurrences, on relève aussi les co-occurrences, la fréquence de l'association de deux idées, positives (*si X alors aussi Y*) ou négatives (*si pas X alors pas aussi Y*), qui indiquent une problématique où deux idées ou deux thèmes sont fortement liés dans l'esprit du locuteur.

Les façons de dire

Avec la question des répétitions et des récurrences nous avons abordé l'étape de l'analyse qui consiste à passer à la loupe les façons de dire qui permettent de découvrir les processus psychologiques sous-jacents. Les processus qui nous intéressent sont des mécanismes de défense connus dans la pratique clinique, mécanismes qui révèlent, lorsqu'ils se manifestent, des conflits psychiques sous-jacents. Plusieurs de ces mécanismes sont facilement repérables « à l'œil nu », même par un étudiant qui n'a pas beaucoup d'expérience : dénégations (« je ne dis pas que...»), annulations (le sujet dit quelque chose puis se contredit, annule son dire), mises à distance (« c'est comme au cinéma »), etc.

Mais la dénégation peut aussi apparaître sous une forme moins évidente, lorsque le sujet tente de repousser une idée qui pourtant persiste. Cette idée peut être identifiée par la présence de différentes figures de style. D'Unrug (1974) donne exemple d'une métalepse issue de ses entrevues d'enquête où un sujet lutte avec le thème de sexualité qui apparaît par l'usage du mot « jouir ». Ce sujet tente d'annuler cette connotation en parlant du sport, mais les mots « exercice violent, remuer, transpirer » ramènent, dans le contexte, la connotation qu'il tente justement d'éviter. Il recourt donc à divers stratagèmes de banalisation tournant autour de l'adage « dans le corps sain, l'esprit sain » et cela tout au long de l'entrevue. Cette lutte entre deux éléments antithétiques (ici l'idée du corps qui jouit et l'interdit que le sujet s'impose de le présenter de cette façon) transparait par l'accumulation de diverses méthodes d'annulation ou de banalisation. D'une part, le sujet veut rester maître de ses énonciations et tenir un

discours cohérent; d'autre part il est sujet de ce à quoi renvoient ses représentations et, bien que le discours progresse, l'idée sous-jacente n'en continue pas moins à réapparaître.

Disjonctions et conjonctions

Un autre mécanisme utilisé fréquemment est celui de la disjonction. Il peut apparaître en compagnie des récurrences ou séparément. Il consiste à séparer les deux termes de la contradiction en renvoyant le terme dérangent dans le temps (*mais c'est quand j'étais jeune que je pensais cela*) ou à l'attribuer à une autre personne. Il faut, bien entendu, être vigilant et ne pas confondre la disjonction avec deux autres interprétants : ni avec le récit de vrais changements survenus chez le sujet dont il fait part au chercheur, ni avec le mécanisme de projection (par exemple paranoïaque). Du point de vue de son déroulement, les disjonctions peuvent permettre au sujet de rétablir un contrôle sur son discours mais aussi conduire à des impasses, ou des incohérences. Ces issues indiquent l'importance du conflit et du trouble de la personne qui parle.

À l'opposé de disjonctions, on trouve des conjonctions : des tentatives de conjoindre les termes d'une contradiction. Il existe différentes façons de vouloir conjoindre les tendances qui s'opposent. On peut essayer un raisonnement, qui, lorsqu'il échoue, aboutit à un illogisme qui traduit le refus de reconnaître le caractère problématique de la question dont on parle. On peut aussi se cacher derrière un lieu commun, ce qui permet de ne pas se pencher sur la contradiction tout en visant à obtenir l'adhésion du chercheur. Les conjonctions peuvent s'exprimer par un recours à un jeu de mots plus au moins réussi, ou utiliser des paradoxes. Ces figures de style indiquent d'habitude que le sujet est moins engagé dans son discours que lorsqu'il aboutit à un illogisme.

Analyse séquentielle

Il peut s'avérer intéressant d'analyser certaines séquences en regardant de près comment leur articulation peut en changer le sens. Considérez la séquence mentionnée plus haut à propos de la place dans le ventre. Complétée par les conjonctifs :

- *Je n'ai pas un très gros ventre*
mais comme
- *je la sens bouger*
alors
- *elle a assez de place*
cette séquence ne voudrait pas dire exactement la même chose si la suite avait été :
- *Je n'ai pas un très gros ventre*

mais

- *elle a assez de place*

et

- *je la sens bouger*

Le sémanticien Oswald Ducrot (1972) a analysé de façon détaillée le fonctionnement de divers outils linguistiques assurant de telles conjonctions. Leur polyvalence permet des usages très variés qui peuvent servir à obturer le sens du propos, le dévier ou juste donner un peu d'aplomb au locuteur – le mot « donc » sert souvent à cette fin.

Conclusions

Nous ne pouvons évidemment pas donner ici la liste exhaustive de toutes les façons d'articuler un discours, de le faire progresser et de maintenir l'interlocuteur à la place que le locuteur souhaite lui assigner. Ces quelques exemples illustrent seulement la richesse de ce travail sur la langue.

Les sujets ont chacun un style. Il peut être sobre ou poétique, utiliser des mots à forte valeur affective ou les éviter, recourir à de nombreuses répétitions donnant un caractère de litanie à la parole du sujet ou éviter toute répétition. Les stratégies employées, conscientes ou inconscientes, aboutissent au maintien du discours de façon efficace ou elles échouent. Dans tous ces cas, les implications personnelles peuvent être importantes. Un discours maîtrisé mais pauvre et rigide traduit autant de difficultés dont il faudrait chercher la nature qu'un discours chaotique. Les diverses façons de dire indiquent la relation du locuteur à lui-même et à son interlocuteur. La valeur défensive de leur utilisation ne peut être déduite qu'en fonction du contexte de l'entrevue, mais aussi de la vie du sujet.

Si l'analyse formelle tente de répondre aux questions qui concernent le discours – « comment le sujet a-t-il dit ce qu'il avait à dire? », « quels arguments a-t-il utilisés? », « comment (par quels liens langagiers) passait-il d'un thème à l'autre? », « la logique et la cohérence du discours ont-elles été respectées? », « son discours a-t-il progressé au fur et à mesure de l'entrevue? » – elle révèle l'existence de conflits psychiques sous-jacents, de problèmes dont le sujet est conscient (ou non) et aide de comprendre pourquoi le sujet est venu nous entretenir sur la question de notre recherche. Dépendamment de la question de recherche et de sa nature, sans vraiment le savoir, le sujet peut venir articuler une plainte ou une revendication; il peut vouloir se faire reconnaître, venir dans l'espoir de trouver une écoute; il peut être guidé par une nostalgie ou une curiosité. Sa rencontre avec le chercheur est toujours singulière et les implique ensemble.

Note

¹ Dans cette communication le masculin (étudiants) inclut le féminin.

Références

- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale. Tome 1*. Paris : Gallimard.
- Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapies psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. *Filigrane*, 18(2), 70-85.
- Ducrot, O. (1972). *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*. Paris : Hermann.
- D'Unrug, M.- C. (1974). *Analyse de contenu et acte de parole. De l'énoncé à l'énonciation*. Paris : Éditions Universitaires.
- Flahault, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Paris : Seuil.
- Green, A. (1997). Le langage au sein de la théorie générale de la représentation. Dans M. Pinol-Douriez (Éd.), *Pulsion, représentations, langage* (pp. 23-65). Lausanne : Delachaux & Niestlé.
- Lacan, J. (1966). *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. Paris : Seuil.
- Pradelles-Monod, M.- L. (1999). *La construction du lien de filiation entre trois générations de femmes : repères pour une analyse clinique d'entretiens de recherche* (Thèse de doctorat inédite). Université de Strasbourg, Strasbourg.

Irène Krymko-Bleton est psychologue et psychanalyste, professeure à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Pour elle, travail clinique et enseignement universitaire sont inter-reliés. Elle a participé à la mise sur pied du Groupe d'études psychanalytiques Interdisciplinaires (GEPI) longtemps consacré à spécifier les particularités de l'enseignement universitaire dispensé par les professeurs psychanalystes. Avec ses étudiants, elle a fondé le Centre des Activités et de Références psychodynamique et humaniste (CARPH) et, en collaboration avec une collègue, le programme court en périnatalité. En dehors de l'université, elle est la cofondatrice de La Maison buissonnière – un lieu de rencontres enfants-parents.